

De la singularité d'une pratique à VISA-VIE

Quel commencement ? Par où, par quoi commencer ...

Sachant que de commencement, d'ébauche, il s'agit toujours si tant est qu'il y soit un peu question de désir.

Quel abord pour introduire cette mise en mots, comment parler de la chose VISA-VIE, de moi, de moi dans VISA-VIE, de VISA-VIE en moi?

Comment parler de cet exercice que je pratique depuis plusieurs années et qui reste toujours aussi périlleux, aussi sensible? Essayer d'en définir une certaine place, un rôle, une fonction ? Essayer de décrire quelque-chose d'une pratique à VISA-VIE ?

On voit peut-être déjà poindre la difficulté pour moi de nommer ce qui serait davantage de l'ordre d'un positionnement que d'une place bien définie...

Comment parler de ma pratique ? Qu'en dire ? Peut-on même parler d'une pratique ou de pratiques plurielles , de pratiques au pluriel à VISA-VIE ?

Intervenir aujourd'hui pour dire quelque-chose de ce travail a été pour moi un exercice difficile. Aux propositions d'en dire quelque-chose, je me suis toujours rendue assez hermétique, ça n'est pas rien d'en dire quelque-chose, au risque de figer ce quelque-chose.

Je constate que nous partageons chacun à notre manière (je parle de mes collègues/ confrères/ consoeurs thérapons) « cette difficulté à en parler » comme s'il s'agissait de rendre compte d'une pratique qui s'avère chaque jour un peu plus indéfinissable...

C'est l'occasion de prendre le temps de s'arrêter sur les contours d'une pratique, mouvante, d'une expérience de travail originale, chaque jour nouvelle, à chaque jour sa « composition ».

L'occasion de faire usage de ce temps pour penser comment se dessine une pratique à VISA-VIE :

Cette « pratique », si tant est qu'on puisse en parler comme d'UNE m'apparaît le plus souvent insaisissable, une pratique du moment, de l'instant, une pratique spontanée, authentique et jamais pré-établie même si elle peut être pensée, réfléchie, puisqu'elle ne cesse de nous échapper, de râter. C'est une pratique qui prend forme dans un après-coup...Samuel Beckett disait qu'il faut rater, essayer encore et râter mieux. C'est à s'y repencher qu'on peut y voir encore différemment.

On ne fixe pas de rendez-vous à VISA-VIE, rien d'immuable, rien de fixe, on ne cesse de faire avec les "aléas/ allez à" des jeunes, avec ce qui vient, comme ça vient, en tâchant d'y être attentif lorsque quelque-chose résonne.

Pas davantage qu'un savoir-faire, il n'y aurait selon moi de savoir-être *Kairnien* , puisqu'on y est avec ce qu'on est, avec son "style". Au delà d'une pratique de la rencontre, c'est dans la rencontre, à travers elle qu'une clinique pourrait se dessiner. Une clinique qui n'est pas sans faire avec le dispositif dans laquelle elle est prise, (dans un dialogue, à deux, à trois). Il est important ici de faire référence à la pratique du binôme, en binôme, assez inédite, le psy ayant tendance à travailler très seul, à faire des choix qui n'engageraient que lui. Travailler pour VISA-VIE engage plus que soi et au-delà de soi. La pratique est multiple : il y a d'une part le travail avec le jeune et d'autre part l'ajustement que demande l'exercice du binôme.

Une pratique de l'imprévu, une pratique dans l'instant

Tout a commencé avec la proposition de Sonia Weber, d'intervenir auprès d'une jeune par l'intermédiaire d'une rencontre autour des arts plastiques. Il s'agirait par la suite d'une jeune que j'accompagnerais comme thérapeute à VISA-VIE, dans le cadre du dispositif Kairn.

Je participais alors aux séminaires de Litter depuis plusieurs années, entendant parler les jeunes à travers la parole des professionnels de Visa-Vie, et je travaillais comme psychologue dans un FAM auprès des résidents et dans un centre de prévention en gériatrie.

La question d'exercer « comme » psychologue par rapport à un « être psychologue » sur mes différents lieux de travail me posait alors beaucoup question...L'intitulé de ce « poste » revêtait souvent les atours d'un espace « à convoquer » lorsqu'il s'agissait d'y amener quelqu'un, lorsqu'on ne savait pas/ plus quoi faire de la parole, d'un cris, d'une parole qui envahie, qui sature.

Je n'étais le plus souvent amenée à la rencontre que lorsque qu'un professionnel (éduc/ soignant) souhaitait amener un autre à parler, à aller parler, ailleurs..il y avait quelque chose ici dans le fait de « conseiller d'aller chez le psy » quelque chose qui m'interrogeait sur ce qu'impliquait ce « devoir parler », comme si finalement il n'était pas pensable de laisser parler tout simplement, comme si c'était l'intitulé qui autorisait une parole à se dire, comme si le lieu d'une certaine place pouvait induire une écoute particulière.

Ça m'interrogeait sur la possibilité pour une parole d'être entendue hors les murs du psy, une pièce fermée, une pièce qui enfermait peut-être aussi. La rencontre avec un psy émanait donc bien souvent d'un conseil: de là, que pouvait-on attendre de cet espace, que pouvait-il bien s'y dire, comment, pour quoi ?

Les jeunes placés à VISA-VIE ont souvent rencontré « des psychologues »...ont été sommés de s'y rendre, en ont parfois même eu l'injonction (dans le cadre des CER par exemple, placement PJJ). Dès lors, comment percevaient-ils VISA-VIE et ses dispositifs (Kairn et A façon) où il n'y a « que » des psy ? Comment s'en saisiraient-ils ?

Très récemment, la jeune dont il était question plus haut, que nous accompagnons depuis plusieurs années maintenant, a semblé surprise que j'exerce comme « psychologue » en libéral. Rencontrer des personnes (qui vont mal) qui payent de parler/ qui payent pour venir parler. C'est peut-être là que peut se saisir l'aller et le venir, l'aller parler ou le venir parler pour elle.

Au delà du fait que je n'étais sûrement pas psychologue « pour elle », qu'elle m'a toujours appelé « son educ » (ce qui n'est pas rien : un intitulé avec lequel elle est sans doute plus familiarisée après des années de placement en collectivité où les professionnels sur-représentés sont éducateurs), son étonnement quant à l'intitulé de « psychologue » me renvoyait au fait que la pratique à VISA-VIE heurte nécessairement les pratiques connues et les représentations de ce que « doit être » un psy.

Ne me « percevant » pas comme psy, peut-être a-t-elle pu se saisir d'autre chose, peut-être pouvais-je être avec elle autrement que « comme une psy », à ses côtés avant toute chose. Peut-être était-il préférable pour elle de ne pas entendre quelque-chose de cet intitulé « psy » pour qu'elle puisse se saisir de la disponibilité de ses *thérapeutes* autrement, en me maintenant à une fonction de *KAIRN*. L'enjeu ne serait donc pas ici de faire reconnaître une place mais de pouvoir se saisir de la place à laquelle on est mise, au moment où et de la manière dont ça fera écho pour nous aussi.

Par l'intermédiaire des séminaires, mais plus encore lors de mon introduction aux réunions renommées *Tramalogies*, je découvrais un espace de travail nouveau, un terrain de possibles, une poésie toute nouvelle pour moi dans les rencontres hebdomadaires des *thérapeutes*.

Ces retrouvailles sont un espace en continuelle gestation, un espace d'innovation permanente. Nos réunions souvent déstructurées, nos cogitations, nos malentendus alimentent un exercice qui peut s'apparenter à un exercice sans filets, sans filer lorsqu'on lâche quelque-chose du travail en binôme, quand on lâche trop le fil qui nous relie, quand il n'y a plus de filet de sécurité pour les *thérapeutes*. C'est peut-être dans ce qui circule au sein du binôme que peut être questionné le désir, qui est avant tout le désir d'y être, avec le jeune mais aussi avec son partenaire de travail, son binôme, dans VISA-VIE. C'est peut-être là que quelque-chose peut se jouer de la rencontre, dans une façon d'être là, disponible à n'importe quel moment.

Le soin à l'autre, de l'autre, la préoccupation qu'on a de l'autre et pour l'autre ne s'achève pas aux portes du bureau de Visa-Vie, elle ne s'achève pas à la fin d'un placement (qu'on pourrait appeler un contrat "social"), la porte reste ouverte, la porte ouverte, c'est peut-être déjà le symbole de cette relation si particulière entre un jeune et ses *thérapeutes*, entre un jeune et l'association.

Un exercice de veille/ d'éveil

En me replongeant dans les écrits de Jean Oury, le concept de Veillance cher à la clinique institutionnelle, a attiré mon attention sur la conceptualisation d'une façon de se rendre disponible ; En relation avec ses activités de psychiatre à Laborde, il définit la Veillance comme l'idée d'une présence dynamique, qui tient compte de ce qui se passe.

Dans le Séminaire de Sainte-Anne du 19 juin 2013 , il écrit :
« *Cette présence-là, non pas une présence miraculeuse, mais une présence de vigilance c'est-à-dire d'être là pour voir s'il se passe quelque chose à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je crois que c'est Danielle Roulot qui parle du mot vigilance que j'avais employé dans les Groupes de Sèvres en 1957 avec Daumézon; elle a préféré dire veillance parce que le mot vigilance fait penser à vigile.* »

VEILLANCE, subst. fém.

FEW XIV **VIGILARE**

[T-L : *veillance* ; GD : *veillance1* ; FEW XIV, 436b : *vigilare*]

"Fait de veiller, vigilance"

Le veilleur, celui qui veille doit pouvoir rester attentif, éveillé, vigilant au sens de rester en alerte ; comme le phare dont la lumière et la forme permettent aux bateaux de ne pas s'échouer. Il est responsable de quelque-chose, en charge de quelque-chose, d'un objet, d'un lieu, d'une personne. Il y a là quelque-chose d'une disponibilité silencieuse, d'une présence presque imperceptible, qui va et vient et qui demeure (cf : lumière du téléphone : *veilleuse*) ,

A l'image du serpent dormant les yeux ouverts, il y a pour le *thérapeute* cette nécessité de veiller à rester alerte, à toute heure, afin de pouvoir prêter l'oreille à ce qui pourrait se dire, souvent dans l'agir. La question du rythme, de la rythmicité aussi, du tempo dans les rencontres pourrait être une question à développer ultérieurement.

Il s'agit de se prêter dans l'instant à une création permanente, de rester disponible pour la rencontre lorsqu'elle survient, lorsqu'elle surgit, souvent en souffrance, jamais lorsqu'on s'y attend.

A l'image de l'attention flottante, la veille a un coût: supporter le poids de son propre désir // (faire avec le désir d'un autre :le binôme?), prêter du psychisme et de fait « s'y » prêter, y mettre de soi... L'entrée en dialogue entre psychanalyse et jazz que développe Frédéric Vinot dans un article de la revue Cliniques Méditerranéennes supposerait une pratique qui supporterait les ratés, mais avant tout, une pratique qui supporterait une partition joyeusement bordélique, une partition sans répartition et sans accords majeurs.

L'improvisation : **Une pratique en mouvement, pratique du mouvement**

A travers la pratique du théâtre, j'aimerais faire le lien entre l'improvisation et ma pratique à VISA-VIE. L'impro pas pris ici comme "outil" mais comme forme donnée à un accompagnement. L'impro comme exercice exigeant. Une pratique du hors sens, dans tous les sens, en tâchant de laisser de côté la tentation d'essayer ou de vouloir comprendre ; L'important ne serait peut être pas de comprendre quoi que ce soit ici, mais plutôt de lâcher prise pour pouvoir être présent à ce qui se passe.

Choisir de travailler pour VISA-VIE, de prendre part à sa façon au dispositif, c'est peut-être avant tout pour moi se laisser aller à une pratique de la spontanéité, à une pratique du désir, de son désir comme *thérapon*, dedans/dehors et à travers le collectif. Faire place, sans s'effacer, prendre part à des moments de vie (Anniversaires, sorties de commissariat, hospitalisation, déplacements en tous genres..) y aller de son corps, dans une possibilité de mise en mouvement, toujours. Cette pratique quotidienne, hors les murs, sur le fil, au bout du fil, c'est une pratique où l'être y est dans son entier, particulièrement impliquante émotionnellement dans les mouvements transférentiels. La présence dans la scène quotidienne a ceci de particulier qu'elle nous plonge avec ceux qu'on accompagne dans le social, nous implique nécessairement de nos propres ressentis, de nos propres projections, de notre propre rapport à l'extérieur et aux autres. La question du désir d'y être, désir d'en être pour les *thérapons* est au cœur du dispositif, ce qu'on pourrait nommer aussi l'enjeu ici. Le lâcher prise, la malléabilité de l'un et de l'autre dans le binôme peut permettre aux places de se différencier, afin de ne pas "saturer" d'une certaine forme de présence les jeunes qui savent indiquer quand "c'est un peu de trop".

Il s'agit d'une pratique, singulière bien sur, quelle pratique ne l'est pas ? Pratique tumultueuse, parfois bouleversante, souvent créative, subversive sans doute. Une pratique qui engage à être au coeur de la rencontre et de ses effets... De notre côté, il est rare de pouvoir se dérober à ne rien dire (« Tu dis plus rien là ! »), aussi souvent convoqués à « agir »...qui plus est aux vues et aux sus du social qui nous entoure/ en tachant de ne pas se soucier du regard « des autres » sur soi, en y restant pas moins attentif sur ce qui peut s'y jouer pour le jeune.

Si l'on en croit Lacan qui parle de l'éthique comme de la praxis de la théorie psychanalytique, la question de l'éthique se poserait particulièrement lorsqu'on ne sait pas quoi faire, comment faire...lorsqu'on n'obéit pas à une norme, à un ordre, à une pensée protocolisée, pré formée. C'est là que la référence éthique s'impose : Elle réinterroge les valeurs individuelles et collectives et le poids du dispositif dans l'exercice des *thérapons* (placement et conditions). Pas de « *prêt à penser* » Jullien (1997)// Penser et faire en même temps.

Patrick Guyomard, dans une conférence de mars 2016, rappelle que l'éthique est instable. L'éthique surgirait dans le conflit, la solitude, ce faisant, elle permettrait peut-être que puisse se dessiner une forme nouvelle de présence à l'autre. Il me semble que c'est là que le désir vient soutenir quelque-chose d'une éthique et d'un début d'informe à la forme que pourra prendre la rencontre.

Oser la spontanéité, oser la création. C'est souvent d'oser qu'il s'agit. Oser Être avec, dans l'avec, faire avec mais aussi parfois « faire pour », aller jusqu'à oser aimer... oser avoir plusieurs formes à la fois, se déformer, faire des grand-écarts puis piétiner...perdre pieds, se perdre, se retrouver, attendre sans plus d'attente que l'attente elle-même, cesser d'attendre parfois aussi pour lâcher un peu quelque-chose d'une présence qui pourrait devenir vite trop massive .

Une rencontre toujours nouvelle, comme une histoire qui ne cesse de s'écrire à deux, à trois, à quatre...parfois même au-delà, qui s'écrit dans tous les sens. Quelque-chose d'un passage, qu'on peut à tout moment perdre de vue, se rappeler souvent qu'on sait pas ce qu'on fout là, qu'on y est « ensemble », et quand ça vacille, c'est l'ensemble du dispositif qui s'en trouve ébranlé.

Détours par l'impro

Improviser c'est soutenir une pratique faite d'un rapport spécifique à l'imprévu rappelle Martin Bakero Carrasco. Il entend l'improvisation comme la création de quelque chose sans préparation, de manière subite, spontanée, toujours à-venir : « *Improviser, c'est composer sur-le-champ, sans préparation* ».

L'imprévu écrit Celine Masson, c'est avec cela que l'analyste travaille au quotidien, se basant plus sur le PLAY que le GAME (Winnicott). C'est peut-être ça qui pourrait permettre que se construise un sol psychique selon sa formule. Un sol en évolution, fragile et solide à la fois.

L'improvisation n'est pas possible sans l'engagement des acteurs, sans un certain désir d'entrer en communion, en connexion, non pas en communication, d'où l'idée de communauté que j'avais évoqué il y a peu.

Une impro, ça se construit à deux minimum, car ce n'est pas l'originalité, la pertinence ou le jeu de l'un ou de l'autre qui prévaut, c'est comment on va pouvoir se rendre "chacun" dispo à ce que l'autre amène, tours à tours et surtout ensemble. C'est de là qu'un exercice tout en nuances, tout en finesse peut aboutir à un exercice commun.

C'est avant tout cette disponibilité, qui permet à l'un ou l'autre de prendre ou de laisser ce qu'on appelle le LEAD en impro, quand il le sent. Ca renvoie à Roustang qui dit que la question serait « *Comment faire pour me rendre disponible au réel actuel ?* »

Cela suppose de tourner le dos à ses manières habituelles de vivre, de penser, de sentir. C'est un être au monde très particulier, fait de particules à assembler, à articuler entre elles.

La fin n'a aucune importance c'est comment on y arrive, c'est ce qui est déployé pour y arriver qui importe.

C'est l'enjeu qui est au coeur de la problématique qui importe et qui rend une impro vivante, c'est cette même trajectoire du désir qui rend le travail vivant et possible à Visa-Vie.

Anastasia Cusin